Pascal Quignard

Petits traités I

folio

COLLECTION FOLIO

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

Pascal Quignard

Petits traités I

Gallimard

© Maeght Éditeur, 1990.

Pascal Quignard est né en 1948 à Verneuil (France). Il vit à Paris. Il est l'auteur de six romans et de nombreux petits traités où la fiction est mêlée à la réflexion (*La Leçon de musique, Le nom sur le bout de la langue, Une gêne technique à l'égard des fragments*).

Martine Saada a accueilli dans sa collection chez Calmann-Lévy une nouvelle série de petits traités. *Rhétorique spéculative* (1995) et *La haine de la musique* (1996) paraîtront prochainement en Folio.

TOME I

TABLE DES TRAITÉS

PREMIER TRAITÉ
Traité sur Cordesse 11

IIe TRAITÉ
Dieu 35

IIIe TRAITÉ
Le misologue 43

IVe TRAITÉ
Sur une boulette de plomb 75

Ve TRAITÉ
Taciturio 85

VIe TRAITÉ
Pagina 105

VIIe TRAITÉ
Sur les rapports que le texte et l'image n'entretiennent pas 129

VIIIe TRAITÉ
Le Livre des lumières 137

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.com

PREMIER TRAITÉ

Traité sur Cordesse

Tous les matins du monde sont sans retour. Et les amis. Tacite dit qu'il n'y a qu'un tombeau : le cœur de l'ami. Il dit que la mémoire n'est pas un sépulcre mais une arrestation dans le passé simple. Cette arrestation veille ; elle guette et interdit le retour. Il dit que le séjour où résident ceux qu'on a aimés n'est pas l'enfer ; que la douleur où s'anéantit l'âme qui aime n'est pas un séjour mais une rage ; que sur l'image de cire n'ont été portés qu'un âge et une expression. Seul l'ami — écrivait jadis Cornelius Tacitus dans sa villa d'Interamne — blessé par l'abandon, mais point désorganisé par la souffrance, peut conserver la trace du son et du flux où se distribuait la voix. Il a assez de distance pour demeurer fidèle à la mémoire de l'intention qui animait les actes, et est capable de perpé-

tuer le souvenir de l'énergie qui habitait les formes de l'œuvre où, à chaque fois, la puissance qui ruisselait à leur source se cristallise et s'épaissit au point qu'elle s'y éteint. Je l'avais rencontré rue Montorgueil chez Gisèle Celan devant une longue table brune. Il était né le 14 août 1938 à Marseille. Il s'appelait Louis Cordesse. Il peignit ou dessina. Il mourut tout à coup le jeudi 9 juin 1988. Un cancer, dont il ne perçut peut-être que l'incompréhensible fatigue, et une hémorragie l'emportèrent. Il avait quarante-neuf ans.

*

La notion de postérité est indistincte d'une vendetta qui s'acharne. Le passé est une « partie de notre vie qui est comme consacrée ». *Pars nostri temporis sacra et dedicata.* Ces régions diverses du temps qu'on a vécu sont curieusement plus dédiées à des lettres de noms qu'à des parties de corps.

*

Il y avait une porte vitrée qui donnait sur une courette noire. Au travers des vitres qui

garnissaient le châssis on voyait un bouleau qui possédait six feuilles et dont le tronc avait la largeur d'un doigt d'enfant. Je ne puis imaginer non plus que cet arbre soit encore en vie. Sur la table ronde, il y avait de la charcuterie qui provenait de Colmar. C'était la fin des années soixante-dix. Nous étions cinq : Françoise, Mifa, Jean-Pascal Léger, Louis et moi. Il faisait nuit toujours. L'appartement était situé dans un rez-de-chaussée de la rue de Madagascar. Je regardais se noyer dans l'ombre la silhouette d'un bouleau.

Il était comme un poisson qui meurt. On pouvait caresser le peu d'écailles blanches de sa peau. On voit à Tokyo des temples anciens dont la nature est le centre, la valeur, le soin, le sanctuaire et le dieu, et dont le jardin a la taille d'un cageot.

Un jour que l'orage tonnait, que les éclairs jetaient une brusque lumière sur les vitres et les feuilles très petites de l'arbre, je quittai la rue de Madagascar le visage couvert de sueur. Je m'enfuis dans la panique. J'avais une propension aux crises phobiques dignes de celles dont souffrait Pierre Nicole en 1650. J'ai été à la merci des orages comme un bou-

chon de liège est le poupard des vagues qui plissent l'eau ou qui la bouleversent. Enfant, l'été, près de la frontière de la Belgique, sur la rive de la Meuse, quand l'orage approchait et que toutes choses, les feuilles et les chats, les touffes des carottes et même les guêpes s'immobilisaient dans son attente, je me précipitais jusqu'à la treille du jardin de derrière pour arracher à la vigne un grain de raisin minuscule ; pour peu qu'il n'éclatât pas dans ma bouche tandis que je l'avalais, je pourrais dormir en paix ; aussitôt l'angoisse desserrait un peu sa prise sur ma gorge. Je devais penser que le dieu de foudre et de tonnerre était assujetti au grain. En avalant un grain d'orage qui ne crevait pas, il y a toute apparence que j'estimais soustraire ma vie à sa colère et ma tête à sa foudre. Mais le cœur m'est crevé.

*

Autant en emporte le vent dans sa fuite, les femmes dans leurs eaux, les neiges dans les mers.

*

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.com